

Homélie pour la sainte nuit de Noël,

le vendredi 24 décembre 2021,

en l'église Saint-Luc de Gué-d'Hossus et en la cathédrale Notre-Dame de Reims

« Un peuple ardent à faire le bien » : tel est, frères et sœurs, si nous entendons bien l'Apôtre le premier fruit constatable de l'événement que nous célébrons en cette nuit. Avant d'ouvrir aux humains la vie éternelle, avant de les introduire dans la communion d'amour débordante de joie de la vie de Dieu, l'Enfant de Bethléem vient transformer l'humanité en ceci : « un peuple ardent à faire le bien ».

Pouvons-nous y croire ? Est-ce raisonnable ? Il y a cent ans, les nationalismes faisaient s'affronter ici les nations européennes dans un face à face monstrueux qui emportait le monde ; il y a soixante-dix ans, les idéologies dressaient les humains les uns contre les autres, les conduisant à l'inhumanité ; aujourd'hui, nos temps sont plus calmes, plus paisibles, et pourtant : les transformations climatiques et les inquiétudes écologiques amènent des choix de vie étonnants, exemplaire, mais elles peinent à unir les humains, tant les intérêts sont divergents et les échelles de temps différentes ; la crise sanitaire occupe les esprits et les cœurs, elle suscite des dévouements remarquables mais elle exacerbe encore les irritations et les incompréhension ; et surtout, nos relations les plus fondamentales sont mises en cause, elles prennent à nos yeux effrayés parfois un aspect destructeur ou meurtrier : les relations hommes-femmes, les relations familiales, les relations d'éducation. Même à l'intérieur de l'Église, parmi ceux à qui a été confié la charge d'exercer au bénéfice des autres le pouvoir de l'enfant que nous célébrons, parmi ceux-là même, quelques-uns, en pas si petit nombre, ont pu mettre l'autorité reçue sous l'esclavage de leurs pulsions porteuses de mort. Faut-il désespérer alors ? Faut-il à jamais renoncer à voir se lever, depuis notre humanité, « le peuple ardent à faire le bien », que saint Paul nous fait espérer ? Le cynisme, qui consiste à se résigner aux limites indécrottables de notre humanité, serait-il la seule attitude prudente ?

Mais nous sommes là, frères et sœurs, rassemblés dans notre cathédrale [dans cette église], comme des millions d'hommes et de femmes à travers le monde l'ont été et le sont et le seront encore demain. Nous sommes rassemblés autour de cet enfant-là né un jour précis du temps à Bethléem en Juda. Cet enfant est Dieu lui-même entré dans notre condition humaine, Dieu au sens le plus fort, le plus vrai, le plus intense, que nous puissions donner à ce nom. Nous ne savons guère définir Dieu ; sans doute est-ce même sa définition, - celui que rien ne peut contenir, celui qu'aucune de nos idées ne peut circonscrire -, mais, en cet enfant, nous le croyons, nous pouvons le regarder sans crainte. Il se soumet à nos regards, en cet enfant semblable à tout enfant humain, né précisément dans le peuple d'Israël, longuement, patiemment, façonné par Dieu, né de cette femme-là, Marie de Nazareth, sous la protection de ce Joseph, descendant de David.

Il est facile de s'attendrir devant un bébé qui dort, et cependant chacun d'eux exige le soin de toute l'humanité, de tous et de chacun des humains. Il est facile de s'attendrir devant l'enfant de Bethléem, né un peu à l'écart de tous, « parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans la salle commune », mais cet enfant-là ne vient pas pour nous attendrir seulement. Il est couché dans une mangeoire, là où se nourrissent les animaux domestiques. Il vient nous donner ce que nous ne pourrions jamais conquérir ni construire, ce que nous n'avons pas à inventer parce que cette réalité-là nous précède et nous entoure de toutes parts et nous fait être qui nous sommes. Il vient nous donner

de nous aimer comme Dieu le créateur aime, de l'amour dont toute la création, quoi qu'il en soit des catastrophes toujours possibles, est pénétrée et exprime la bonté et que tout entière elle aspire à éprouver. « Un peuple ardent à faire le bien », ce n'est pas un peuple qui rêve, plein de nostalgie, qui se nourrit d'illusions l'espace d'une nuit. C'est un peuple qui prend sur lui la destinée entière de l'humanité et même du cosmos et de tous les êtres, un peuple qui a l'audace d'accepter que sa vie soit mesurée au bien de tous.

Dieu fait enfant vient tout vivre de notre vie terrestre, y compris nos imperceptibles commencements dans le sein de notre mère, y compris les vagissements et les faims de l'enfance, y compris nos lents apprentissages, mais non pour s'y enfoncer, certainement pas pour devenir complice de nos compromissions, de nos arrangements grands ou petits avec le ciel, pour nous en tirer plutôt et nous appeler à oser vivre plus hautement, plus fortement. « Un peuple ardent à faire le bien », ce n'est pas un peuple qui conquiert le monde, qui domine les autres, qui s'en va se servir dans toutes les richesses de la planète. « Un peuple ardent à faire le bien » est un peuple qui se laisse détourner de ses besoins immédiats, qui consent à servir les autres avant de s'occuper de soi. En nous concentrant ce soir sur cet enfant d'il y a deux mille ans, nous nous décentrons de nous-mêmes. Par la force particulière de l'enfance et par la force singulière de cet Enfant-là né à Bethléem, cette nuit que nous célébrons, nous consentons au moins un peu que le centre de notre vie puisse ne pas être nous-mêmes et nos besoins et nos attentes, mais l'œuvre de Dieu qui, depuis l'origine, nous appelle à aimer avec lui et en lui.

L'attendrissement de la naissance, le charme de la nuit que percent soudain les anges, l'émotion du rejet que les bergers viennent compenser n'y suffisent pas. Cet enfant-là vient nous transformer. Nous ne sommes pas rassemblés seulement pour évoquer sa naissance et ses circonstances particulières ; nous allons aller jusqu'à célébrer son Eucharistie. Il est couché dans la mangeoire tout emmaillotté par sa mère, comme il sera là, pour nous, sur l'autel, tout entier offert et donné pour être notre nourriture. Petit enfant emmaillotté de langes et couché sur la paille, il nous attire à lui, il a besoin de nous, il nous laisse nous intéresser à lui, mais c'est pour nous entraîner plus loin. En lui nous contemplons ce que saint Paul appelle la « grâce de Dieu » et même « l'humanité » de Dieu, c'est-à-dire sa bonté qui est tout son être et c'est pour que nous apprenions de lui « à renoncer à l'impiété et aux convoitises de ce monde, et à vivre dans le temps présent de manière raisonnable, avec justice et pitié, attendant que se réalise la bienheureuse espérance. » Nous ne sommes pas parfaits, nous ne vivons pas toujours dans la bonté ni de la bonté, nous pouvons parfois avoir honte de nous-mêmes, nous ne sommes pas à la hauteur du « peuple ardent à faire le bien » et, pourtant : cet enfant est là, désormais à jamais, il nous est né, il est né pour nous, il est le « fils qui nous est donné ». Ce qu'il est, là, couché dans la mangeoire, ce pour quoi il est là pour nous, « nous rachète de toutes nos fautes et nous purifie ». Si abîmés ou insuffisants soyons-nous, lui sait voir si nous l'accueillons pour de vrai et il nous accepte pour ses frères et ses sœurs.

Frères et sœurs, en cette nuit, une grande joie nous est annoncée : nous pouvons être « un peuple ardent à faire le bien », le peuple de cet Enfant-là, nous pouvons l'être malgré tout ce qui, dans notre humanité à chacun et dans l'humanité en sa totalité, s'y dérobe ou s'y oppose, à ce qui en nous reste fermé ou qui ne peut être apparemment guéri ou redressé, parce que lui consent un tel don en venant à nous. Osons chercher à être un « peuple ardent à faire le bien », osons mobiliser nos forces les meilleures, ne nous croyons pas esclaves de ce qui en nous est obscur ou médiocre, puisque le joug, la barre, le bâton de nos esclavages sont destinés à être brisés par celui que nous célébrons en sa naissance, en ses humbles commencements ; apprenons à reconnaître le bien qu'il nous donne de faire

et, avec les anges et les bergers, chantons : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre
aux hommes, qu'il aime », Amen.